HAL
open science

Retours sur l'histoire familiale d'une bonne colombienne (1960-2000)

Félicie Drouilleau

To cite this version:

Félicie Drouilleau. Retours sur l'histoire familiale d'une bonne colombienne (1960-2000). Violence et écriture, violence de l'affect, voix de l'écriture, 81, Presses Universitaires de Bordeaux, pp.415-426, 2008, Eidôlon, 10.4000/books.pub.25716 . hal-03836432

HAL Id: hal-03836432

https://hal.science/hal-03836432

Submitted on 15 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Retours sur l'histoire familiale d'une bonne colombienne (1960-2000)

Félicie Drouilleau
Doctorante en Anthropologie à l'EHESS Laboratoire LISST-CAS

Dans :*Eidôlon*, n°81, 2008.

L'histoire de vie de Camilla, dont nous reprendrons ici les grands traits, nous a été racontée dans un entretien – assez formel – effectué à Bogotá en août 2006[1]. Elle est également le fruit de rencontres et d'échanges réguliers durant mes cinq mois de séjours dans cette ville. Conteuse sans pareil, à la fois fabulatrice et témoin de son temps, Camilla montre dans son récit différentes manières de vivre et de se vivre « bonne à tout faire ». Des violences subies à une réelle prise en main de son destin, Camilla se fait miroir de l'évolution des rapports entre classes sociales dans le pays. Son récit de vie reflète, enfin, la capacité des femmes colombiennes à gérer, ces dernières années, leurs trajectoires professionnelles, amoureuses et familiales.

Depuis plus de vingt ans, Camilla travaille dans la zone centrale de Bogotá, à deux pas du quartier historique et colonial de la ville, *La Candelaria.* Ce quartier, traditionnellement populaire, est actuellement le lieu d'une forte réappropriation par les classes aisées, principalement artistes et intellectuelles. Dans ce centre universitaire et culturel, des étudiants, issus de tous les milieux sociaux, côtoient ainsi comédiens, peintres et bohèmes, mais aussi marchands ambulants, petits commerçants et habitants aux revenus plus que modestes.

L'endroit est classé *estrato* un, deux et trois, selon un découpage de la ville, qui va de un à six en fonction de la richesse supposée des ménages (« six » déterminant la classe sociale la plus aisée). À l'origine, ce découpage en *estratos* devait permettre à l'État, et à la ville, de diviser le territoire à partir du niveau de ressources de ses habitants, et de facturer en conséquence différemment l'eau, le gaz et l'électricité. Aujourd'hui ce système est devenu un véritable marquage imaginaire du corps social, tant et si bien que la présentation de soi est indissociable de cette indication spatiale (subrepticement extorquée) : « Où habitez vous donc ? ».

La Candelaria et ses environs restent toutefois un peu à la marge de ce système classificatoire, en raison du processus de gentrification évoqué plus haut. L'édifice où travaille Camilla est situé dans la frange socioculturelle supérieure du quartier et la plupart de ses habitants ont une employée domestique, reconnaissable à son tablier à carreaux, vert ou bleu. Andrea, la patronne de Camilla vit seule, dans un grand appartement de deux chambres, une salle à manger, un salon et une cuisine américaine. Sa domestique vient pourtant tous les jours, du lundi au samedi de neuf heures à dix-huit ou dix-neuf heures. Elle cuisine, fait le ménage, lave le linge à la main et repasse pour un salaire qui équivaut à peu près au salaire minimum mais n'est pas déclaré.

Camilla doit ainsi cotiser de son côté pour sa retraite et sa sécurité sociale. Elle est cependant relativement privilégiée par rapport à la moyenne de ses collègues, dans la mesure où elle dispose d'un emploi stable et sûr et de revenus corrects. Âgée d'une cinquantaine d'année, elle est ronde, au corps un peu trapu. Ses traits indiens marquent une origine *boyacense*, du nom d'une région limitrophe de Bogotá et d'où traditionnellement proviennent les domestiques de la capitale.

1Ces séjours ont été effectués grâce à un financement de mission ECOS-Nord. Trois missions ont ainsi pu être menées à bien entre février 2006 et octobre 2007 en vue de la réalisation d'un doctorat de l'EHESS (Laboratoire LISST-CAS) portant sur les employées de maison colombiennes (Bogotá).

À la fois fière et honteuse de ses yeux d'un bleu très clair, elle rappelle que son arbre généalogique n'est pas si « noir » (ce à quoi il faut entendre « indien ») et évoque la gêne face au souvenir d'un métissage originaire violent.

Son visage, très expressif, est toujours empli d'une touche d'humour un peu narquois. Le plus souvent elle joue l'employée soumise, un peu commère, voir un peu bécasse. Sortant de ce rôle, elle s'avère être très vive d'esprit et d'une lucidité implacable dans son appréhension des rapports humains. Camilla se veut moderne, et n'entend pas passer son temps libre aux cuisines : pour cela elle a éduqué son fils au partage des tâches ménagères. Leur plat de prédilection : des pâtes – menu d'exception dans un pays où l'art culinaire se mesure au temps de préparation. La machine à laver est un indispensable de sa maison, et elle déplore amèrement que sa patronne trouve le linge mieux lavé à la main. Rétive aux normes de silence imposées aux bonnes dans ce milieu social, elle participe allègrement aux conversations du fond de la cuisine, son assiette pourtant soigneusement mise à l'écart. Seul à seul, elle aime conter son histoire, se cristallisant alors sur quelques motifs d'inquiétude : son fils, le père de son enfant et sa maison. Dans un entretien plus formel elle reprenait son parcours de vie, à partir de quelques événements marquants.

Se raconter

> « Mon enfance ? Et bien, ma maman et mon papa nous ont abandonnés, les trois enfants. Tous les trois ! Un jour, on est arrivés à la maison et on nous a dit : « Ils sont partis, vous n'avez plus de maison ! » On était tellement petits, on n'a pas compris ce qu'il s'était passé. Maintenant on en parle ensemble, on essaie d'y voir plus clair, mais à cette époque, c'était incompréhensible pour nous ! On n'avait nulle part où aller et on pensait : « Où aller ? Où aller ? » avec cette angoisse terrible de ne pas savoir quoi faire ! La voisine nous a dit que l'on pouvait entrer et qu'elle nous laisserait dormir là. Mais son mari est arrivé en criant : « Ah, non ! On ne va pas prendre en charge ces enfants ! Met les à la rue ! ». Il faisait déjà nuit et on était tellement seuls... Alors la voisine est revenue en chuchotant : « Ne faites pas de bruit, je vais vous héberger. Je vais vous donner quelques couvertures, mais ne faites pas de bazar surtout ! Et demain on verra ce qu'on fera. » On a dû faire très attention à ne pas faire de bruit pour que le mari ne se rende pas compte qu'elle nous hébergeait cette nuit là. Si petits ! Je crois que j'avais une dizaine d'années. Entre neuf et dix ans.
> Le lendemain, ils nous ont amenés. C'est elle qui nous a trouvé un endroit où aller, là bas, dans les *Llanos*[2]. Dans cette ferme, ils nous ont obligés à travailler. On pelait des sacs entiers de *plátanos*[3] ! C'était terrible ! Et ces maisons étaient immenses, immenses ! Je me rappelle. Ce n'était pas des petites maisons, mais des habitations gigantesques, longues comme trois pâtés de maisons. Alors pour passer la serpillière là dedans, je te raconte pas ! Et il fallait aussi cuisiner. Tout ça pour rien. Pas de salaire, pas de chaussures. On marchait toujours pieds nus. Ils nous donnaient de vieux habits râpés. En vérité, ils nous pressaient comme des citrons et essayaient de tirer de nous tout ce qu'ils pouvaient. Et nous, ignorants comme tout, on est restés des années comme ça... Quand je pense qu'ils ne nous ont jamais rien payé ! Ils nous battaient aussi. Mais bon,

2 Los *Llanos* est une région de plaines, située à l'Est de Bogotá.

3 Il s'agit de bananes plantains, très courantes dans la cuisine colombienne.

on a appris à travailler, à être responsables. Grâce à Dieu ! C'est le bon côté des choses. Tous les ans, des dames venaient avec leurs enfants – dans cette ferme, ils invitaient des gens pour Noël chaque année. Ça faisait plusieurs années qu'elle nous voyait, cette femme, toujours en train de laver, de repasser, de faire briller ces couloirs – ces couloirs immenses ! Un jour, elle est venue et elle nous a demandé si on voulait venir chez elle : « Vous devez venir à pied, et marcher deux heures à peu près. » Ensuite ils nous prendraient en voiture. Elle m'a promis qu'elle m'achèterait un pull, des chaussures. Moi, je trouvais ça bien, alors je suis partie. Ça s'est passé comme elle avait dit : j'ai marché deux heures, ils m'ont pris en voiture et je suis arrivée chez eux. Mais là, ça a été pire ! En *tierra caliente*[4] où ils nous ont amenés, on a dû travailler aussi. Mais là bas, ils avaient des ouvriers et ces ouvriers, si on restait sans rien faire, ils nous battaient, c'était quelque chose !

C'est là qu'ils ont commencé à séparer nos couverts de ceux des autres, à nous jeter de l'alcool pour nous désinfecter – alors que c'était nous qui gardions leurs bébés ! Moi j'ai toujours trouvé ça absurde ! Qu'ils nous désinfectent alors qu'ils voyaient bien qu'on allait travailler, garder leurs enfants et tout, tu t'imagines ! Et quand eux ils dormaient, nous on veillait sur les bébés. Quelles idées tellement arriérées ! J'ai toujours trouvé ça pas correct. Aujourd'hui je me rends compte à quel point c'était absurde. Qu'ils ne prennent pas les même assiettes que nous, ni les mêmes cuillères, qu'ils nous jettent de l'alcool, qu'ils nous désinfectent, et tout ça : c'est stupide, tu ne trouves pas ? Alors qu'on touchait tout : les enfants, la nourriture. Je crois qu'à cette époque là ils ne se rendaient pas bien compte des choses. Quelles vieilles brutes ! Moi je les appelle des vieilles brutes ignorantes ! De faire tout ça, de ne pas nous payer et nous donner des habits déchirés.

Et nous on ne connaissait rien à rien. On ne savait pas compter, ni lire. On était comme des petits animaux, oui c'est ça, on travaillait comme des petits animaux. Sans avoir fait d'études, qu'est ce qu'on pouvait faire ? On ne savait pas quel jour on était, la date et tout ça. On ne connaissait pas les anniversaires, on ne savait même pas que le mois avait trente jours. Alors qu'ils nous paient, tu penses ! On n'avait pas non plus de papiers d'identité. Rien, rien, comme des petits animaux, je te dis ! Des fois, des filles venaient et nous demandaient : « Combien ils vous paient ? »« Nous payer ? Comment ça ? ». Alors elles répondaient : « Et bien, vous travaillez, ils doivent vous payer ! Ils ne vous paient pas ? »« Non, non, ils ne me paient pas... »« Et comment tu fais pour tes habits ? »« Ba, ils me les donnent. Ça c'était à elle et elle me l'a donné. »« Comment ça elle te l'a donné ? » Il y avait une fille, elle, elle n'avait pas peur. Elle y allait, elle allait voir la famille et elle leur disait qu'ils devaient me payer. Elle disait : « Non, vous devez la payer tant. » Et à moi : « Quand ils te paient, tu me donnes l'argent et on va aller t'acheter des habits. »

Qu'est ce qu'elles étaient honnêtes, quand j'y pense ! C'est parce que c'était des filles de service elles aussi. Moi je devais avoir 14 ans à peu près, et elles 20. Aujourd'hui je me dis qu'elles étaient vraiment honnêtes, elles au moins ! Pas comme ces bonnes femmes qui ont fait des études, qui ont été à l'université. Moi je dis que ce sont de vieilles brutes ignorantes ! Parce qu'on est des filles de service... Mais ces filles là elles

4 De traduction littérale, « terre chaude ». La Colombie est un pays tropical où il n'y a pas de saisons. Cependant selon l'altitude, la température peut varier de 15 degrés, par exemple, (à Bogotá) à 40 degrés (sur les côtes). On parle alors de « terre chaude » ou de « terre froide ».

arrivaient et elles disaient : « Non, tu dois être payée ! Parce que tu te tues à la tâche, et puis d'abord : à quelle heure tu te lèves ? » Je répondais : « À cinq heures du matin. »« Et jusqu'à quelle heure tu travailles ? »« Jusqu'à 11 heures à peu près. »« Et tu travailles toutes ces heures sans être payée ? » Alors elle a parlé à mes patrons et après elle m'a dit : « Et maintenant, ils t'ont payé combien ? Montre moi, montre moi combien ils t'ont donné. » Je lui montrais et elle, elle était vraiment honnête, parce qu'elle me disait : « Bon alors là tu as assez pour des chaussures, pour un pull, pour une jupe ! » Je m'en rappelle comme si c'était hier ! Elle me disait : « Tu ne veux pas une montre ? Une bague ? Regarde, comme c'est joli ! » Et elle m'achetait des choses. « Viens, on va aller visiter Bogotá ! » Moi je ne connaissais rien de tout ça. On était enfermés là bas.

En fait, je me rappelle maintenant comment elle a fait. Ce qu'elle a dit c'est que j'étais de sa famille, une cousine ou quelque chose comme ça. Pour pas qu'ils me traitent mal et pour qu'ils me paient. En fait, elle m'a sortie de là où j'étais et elle m'a recommandée ailleurs en disant que j'étais sa cousine. Un jour, ils ne m'ont pas payé ce qu'il fallait. Alors elle a dit : « Comment ça, vous ne lui avez pas tout payé ? » La femme a répondu : « Ah, c'est que je n'avais plus assez, je vais lui donner tout de suite ! » Mais alors là, mon amie a dit que ce n'était plus possible, qu'il fallait que j'étudie. Et c'était vrai, partout on me volait ! On se rencontrait les dimanches et elle m'apprenait : le « un », le « deux ». Elle comptait les billets. Elle me disait : « Tu vois, ça c'est tant, et ça c'est tant. Et ce qu'ils doivent te donner c'est ça ». Elle m'apprenait à savoir quel billet était quoi. Et si j'avais envie de manger quelque chose, et bien je pouvais me l'acheter ! C'était pour ça que j'avais mon argent. Par exemple, elle m'a acheté une montre avec un joli bracelet. Mais à l'époque j'étais *interna*[5]5 et la dame fouillait la valise. Cette chipie, elle m'a volé ma montre ! Elle m'a dit que je ne pouvais pas avoir ça, que ce n'était pas possible que ce soit à moi. Et elle me l'a volé la vieille ! Alors moi... je l'ai dit à mon amie : « Ba, non, la dame me l'a prise » « Quelle sale voleuse ! » Du coup elle m'a trouvé du travail ailleurs. Elle disait : « Tu ne vas pas rester ici ! Je vais t'aider à chercher ailleurs. » Parce que c'était vrai, je ne pouvais rien avoir : c'est comme cette belle chemise, que mon amie m'avait achetée, celle là aussi elle me l'a piquée ! Elle disait que j'étais la fille de service, que je n'avais pas besoin d'avoir des habits aussi élégants. Non, il ne faut pas croire, j'ai eu une vie dure ! Alors comme ça, les années sont passées et un jour...

Ma vie a changé quand je suis allée travailler chez les patrons de ce journal. Ça a été un changement incroyable ! Parce que là bas, on avait tout, un bon salaire. Un de ces salaires ! Énorme ! Et puis, on avait tout ce qu'il nous fallait. Chaque fois qu'ils voyageaient ils nous rapportaient des cadeaux. Parce qu'eux ils voyageaient beaucoup aux États Unis, alors ils nous ramenaient des choses. À chaque voyage ! Un jour *Don* Eduardo m'a dit qu'il fallait que j'étudie. Du coup, tous les dimanches j'allais à l'école et j'apprenais quelques heures. J'ai appris de plus en plus de choses et ma vie a totalement changé !

À partir de là plus personne ne m'a plus jamais humiliée. L'humiliation c'était avant, quand je ne savais rien, ni lire, ni écrire. (...) Quand j'étais chez eux, chez les patrons du

5 Il existe plusieurs modalités d'emploi domestique : *interna, externa, por días.* En *interna*, la bonne réside chez son employeur à l'année. *Externa*, elle a son domicile propre mais travaille chez une seule personne (ou famille) chez qui elle va tous les jours. *Por días*, elle fait des ménages dans plusieurs familles.

journal, c'était vraiment bien. Je suis partie de là bas quand j'ai rencontré le père de mon fils. On s'est installé et j'ai été travailler chez d'autres patrons chez qui je suis restée pendant vingt-trois ans. C'était bien aussi, c'était une très belle vie. En fait, si tu veux, j'ai dû partir de chez ceux du journal parce qu'avec mon fils ce n'était plus possible. Là bas, tout le monde est *interno*. Alors que dans l'autre maison, je pouvais commencer ma journée à sept heures et je sortais à quatre heures, quatre heures et demi. C'était super ! C'est là que j'ai pu m'affilier à la caisse de retraite. Parce que eux, ils me payaient totalement légalement. Et puis un jour, le patron, il est tombé malade. Pourtant moi j'aimais bien travailler pour eux. C'était bien : j'avais ma maison, mon foyer, j'avais mes choses à moi. Ça a été une nouvelle vie, une belle vie. Mais après ! Quand j'ai été au chômage là ça a été plus dur.

J'ai dû travailler *por días.* Et, tu sais, les femmes qui te font travailler *por días*, elles sont vraiment très humiliantes ! Comment dire... elles te font travailler beaucoup ! Vraiment beaucoup. Imagine-toi, le travail de huit jours, tu dois le faire en une seule journée ! Tout le linge... et sans machine à laver ! Il faut aussi repasser, nettoyer la maison ou l'appartement, cuisiner. Pour un salaire misérable : 15 000 pesos, 16 000[6] pesos, par exemple. Pour toute une journée de travail et pas n'importe quel travail ! Pourtant ici il y a une loi. Le gouvernement... à l'époque, c'était le Président Virgilio Barco, c'est lui qui a fait que toutes les employées puissent avoir accès à la sécurité sociale. Dès que cette loi est sortie, mes patrons m'ont affiliée. Mais beaucoup de patronnes ici n'affilient pas leurs employées à la sécurité sociale. Ils ne leur donnent pas non plus la prime de fin de contrat[7]. Un salaire complet, avec la sécurité sociale, la retraite et la prime de fin de contrat, c'est pratiquement impossible à avoir ! Alors tu t'imagines que quand on dit 15 000 ou 10 000 pesos, c'est sans compter tout cela. C'est misérable, c'est humiliant !

Dans ce pays, la loi n'existe pas... Parce que si on va au Bureau du Travail, ces vieilles peaux ont une armée d'avocats ! Alors là ça sert à rien, c'est perdu d'avance. Si on y va et qu'on porte plainte... de toutes façons la loi n'est pas mise en application, alors ils en profitent ! Et maintenant je crois que c'est trop tard. Après toutes ces années. Je ne crois pas qu'il y aura un gouvernement qui dise que les femmes de service ont droit à des garanties. Non, je crois que maintenant c'est trop tard ! Ça fait trop longtemps, combien d'années ? En plus c'est de pire en pire ! Ils les font travailler, c'est terrible ! Tu sais, moi je parle avec beaucoup de filles de services et je leur demande. Du coup, je me rends bien compte qu'ils exploitent beaucoup, beaucoup ! Et sans appui, elles ne peuvent rien faire. Il n'y a aucun appui ! De nulle part ! Ils les exploitent tout ce qu'ils veulent.

Par exemple, moi je connais une femme, ça fait dix ans qu'elle travaille chez une avocate : tu crois qu'elle l'a affiliée ? Non, rien du tout, ni prime, ni sécurité sociale... Et mon amie elle ne peut pas partir, elle a trois filles. Elle a besoin de cet argent, de son emploi. On a besoin d'argent pour les enfants. Alors qu'est ce qu'on fait ? Pour ne pas mourir de faim, on supporte tout ça, on se soumet. Et ces patronnes comptent là dessus. Mais là ce n'est pas seulement la femme, c'est le couple, les deux ! (...) Il y a des endroits où ils te décomptent la patate que tu manges ! Et ils te donnent à manger une

6 Environ 5 euros.

7 En Colombie, il n'y a pas d'allocations de chômage. Cette prime de fin de contrat peut être considérée comme son pendant.

cuillère de riz ! Avec ça ils veulent que l'on travaille comme des ânes... Moi je ne croispas que ça va changer, je ne sens pas de changement, au contraire ! »

Quién es la esposa[8] ?

Camilla aime son fils plus que tout. Elle veut faire de lui un homme éduqué, respectueux des femmes et des convenances sociales. Pour cela, elle finance entièrement ses études supérieures et lui offre des livres dès qu'elle peut. Son compagnon est en revanche singulièrement absent des conversations. À l'entendre on pourrait presque croire qu'elle vit seule. De fait, celui qu'elle appelle « le vieux » ou « le père de mon fils » dort dans une chambre à part, isolée de la maison. Camilla n'est pas mariée et son fils est illégitime. Voila pourquoi elle s'est tournée vers le culte *cristiano*[9], plus ouvert que l'église catholique sur ce sujet. « Le vieux » avait en effet une épouse quand elle est tombée enceinte et, pendant longtemps, il l'a laissée se débrouiller seule pour subvenir aux besoins de son fils. Elle était jeune et inexpérimentée, et cet homme aux cadeaux luxueux et aux promesses de bonheur l'impressionnait. Aujourd'hui, elle juge que « se mettre avec un homme marié c'est ce qu'il y a de pire ! ».

Un jour, Camilla en a eu assez de sa situation et a décidé qu'elle serait la « légitime »– c'est-à-dire celle qui jouit des droits moraux, juridiques, et surtout financiers. Elle est alors allée voir l'épouse, qu'elle savait malheureuse et sans le sou – son mari, insatiable coureur de jupons, dépensait tout son argent en présents et en boisson. Elle l'a convaincue de demander le divorce pour avoir « la moitié de la maison » et vivre enfin tranquille. Camilla a ainsi pu s'installer officiellement sous le toit de son compagnon avec un statut légal de concubine – statut qui lui permettrait de retrouver l'honneur social et, au bout de vingt ans de vie commune, de pouvoir peut-être bénéficier à son tour de « la moitié de la maison ».

Aujourd'hui elle et « l'épouse » sont de grandes amies. Camilla l'aide en cas de coup dur et l'abreuve de conseils téléphoniques. Cette solidarité féminine, elle la comprend comme une rébellion face à la terrible infidélité de son compagnon. Volage et alcoolique, son compagnon ne la bat pourtant pas : le jour où il a essayé, elle a cassé toutes les assiettes et l'a poursuivi avec un couteau de cuisine. Il n'a plus jamais recommencé... Très fière de sa maison, Camilla passe des heures à en vanter les beautés, l'espace, le luxe. Plus tard, elle confessera qu'ils vivent dans deux petites pièces au grenier, sombres et sans commodités. Elle n'ose y inviter personne, de honte. Le père de son fils a en effet bu toute sa retraite et, pour vivre, il a divisé la maison en appartements qu'il loue. Il aurait même hypothéqué cette demeure que Camilla a récupérée *in extremis.* Elle aimerait bien quitter cet endroit, ne plus supporter les sautes d'humeur du « vieux », retrouver une liberté et une indépendance qui lui font défaut. Mais son fils ne veut pas qu'elle vende la maison, et seule elle ne peut assumer tous les frais de vie courante.

Toutefois, avoir une sécurité sociale, cotiser pour sa retraite, vivre dans une maison de quartier de classe moyenne, tout en ayant un fils étudiant à l'université, sont des luxes auxquels toutes les employées de maison de la capitale n'ont pas accès. Camilla (elle l'a toujours affirmé haut et fort) a désiré transcender sa condition de « pauvre petite servante » à travers une union

---

8 « Qui est l'épouse ? », question cruciale pour Camilla qui ne se lasse pas de commenter les problèmes de sa voisine, prise dans une relation d'adultère interclasse et dans d'inextricables conflits d'ordre économique.

9 Culte protestant de type pentecôtiste.

interclasse. L'homme, visiblement riche, maître d'œuvre de grandes constructions publiques, aurait dû lui apporter la tranquillité pécuniaire et du temps pour se consacrer à sa progéniture – non plus à celle des autres. Souvent pourtant, ce type d'union signifie à la fois l'opprobre social d'un adultère consommé et une très forte situation de dépendance, souvent teintée de rapports de pouvoirs. Si Camilla a réussi, de manière tout à fait exceptionnelle, à sortir de l'illégitimité et à construire un semblant de foyer (devenant presque *l'esposa)*, elle n'a pu s'extraire de la dépendance.

Interne/Externe

Le parcours de vie de Camilla retrace les évolutions historiques du statut de domestique en Colombie ainsi que diverses modalités de rapports possibles entre patrons et employée. Successivement bonne *interna, externa* et *por días*, Camilla a expérimenté l'ensemble des formes de l'emploi domestique aujourd'hui concomitantes. Ces différentes versions n'ont cependant pas toujours existées selon le même équilibre. L'emploi comme bonne à demeure, largement minoritaire de nos jours, était, dans les années 1970, le seul comptabilisé dans les statistiques nationales et recouvrait ce que l'on entendait communément par *servicio doméstico*.

Le passage d'un travail résident à non résident, observable ces vingt dernières années, est central pour l'analyse socio-anthropologique d'une pratique profondément ancrée dans le quotidien et les imaginaires latino-américains. En effet, les termes mêmes de la relation domestique/ employeurs s'en trouvent transformés. Or nous indique l'anthropologue Karen Tranberg Hansen dans son article « Domestic Service. What's in it for Anthropology ? »[10] le service domestique est avant tout une relation sociale, traversée par les mutations démographiques, économiques et culturelles de son temps : ces traits évoluant, les relations dans la domesticité prennent un autre tour, qu'il s'agit alors de comprendre. Ainsi, Camilla, lorsqu'elle travaillait comme *interna* a connu divers traitements de la part de ses patrons – traitements qui paraissent tout d'abord diamétralement opposés. Ses premières expériences, encore enfant, confinent à l'esclavage ; la peur de la contagion renvoie à une inhumanité de principe pour ces enfants domestiques. L'accès à un espace intime leur est par ailleurs singulièrement refusé. Ainsi, le temps, l'espace et les corps domestiques sont-ils contrôlés dans leurs moindres expressions.

Toutefois, ces situations de demi servitude coexistent avec un autre type de relation possible : celui de l'intégration familiale. Lors de son travail chez le « directeur du journal », Camilla recevait, en effet, non seulement une rémunération conséquente, mais elle avait également une place toute particulière au sein de la famille. Ses employeurs s'estimaient, de cette manière, investis d'une charge éducative à son égard et lui faisaient nombre de cadeaux. De telles relations, mêlant affectivité et rapports de pouvoirs, sont souvent dites « paternalistes ». Si la légitimité d'un tel terme est discutable – et discutée[11] –, il décrit ici assez heureusement les rapports entre Camilla et ses chefs, en particulier son patron. Pourtant, le statut de « fille de la famille » glisse insensiblement vers celui de « mère ». Camilla prend ainsi la place de la compagne – tout au moins virtuellement –, comme sur cette photo qu'elle nous montra un jour et sur laquelle elle apparaissait aux côtés de

10 Karen TRANBERG HANSEN, « Domestic Service. What's in it for Anthropology ? » in *Reviews in Anthropology*, vol. 16,1991, p. 47-62.

11 Pour un aperçu des débats, on pourra consulter l'ouvrage de Dominique VIDAL (Les *bonnes de Rio. Emploi domestique et société démocratique au Brésil.* Presses Universitaires du septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2007, p. 194-199) qui commente lui même, en partie, les analyses de Christian GEFFRAY *(Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne. Essai sur l'exploitation paternaliste.*, Karthala, Paris, 1995.)

Don Eduardo, de ses « *bebecitos* »[12] et des petits enfants de *Don* Eduardo. Les femmes adultes ont disparues et seules demeurent l'image et la présence de Camilla. Cette photo – prise il y a quelques années lors d'un dîner auquel la famille avait convié son ancienne bonne – Camilla la garde précieusement dans son portefeuille, et l'exhibe fièrement.

Une telle image interroge singulièrement sur les mécanismes de l'intégration familiale : ni réelle, ni totalement dénuée de sens, elle signifie cependant un oubli de son propre espace de parenté. La collègue de Camilla, restée toute sa vie chez ces employeurs (comme *interna)*, n'a pas d'enfants, ni de vie de famille propre. Ce sacrifice aura eu pour effet un renforcement de la « pseudo-appartenance » familiale, ses patrons lui ayant même acheté une maison pour ses vieux jours. Ainsi, les relations des bonnes *internas*, d'un extrême à l'autre de leurs expressions (la servitude et la filiation), semblent traversées par un même fil : celui de la dépossession – une dépossession violente dans le cas de rapports proches de la servilité, douce quand il s'agit d'une absorption identitaire dans la famille employeuse.

Externa, Camilla apprécie l'indépendance et joue des attentions paternalistes de ses employeurs. Ne se laissant prendre, qu'à moitié, au jeu de la loyauté affective, elle utilise ces relations à son profit. Entre manipulation et réel attachement, elle défend une certaine liberté d'action et de parole. La construction d'une autonomie s'incarne alors dans « [sa] maison, [son] foyer, [ses] choses ». Alors qu'elle a dû s'éloigner, contrainte, d'un emploi qui cohabite difficilement avec le statut de mère, cette distance lui aura permis de jouir d'un semblant de foyer et d'un espace à elle. Camilla *possède* de ce fait : un fils, ses « choses ». Elle vit d'autant mieux cette possession qu'elle bénéficie d'une certaine aisance matérielle liée en partie à ses conditions de travail.

À cette même époque, en effet, la loi de 1988, modifie profondément le rapport des domestiques au droit et à la revendication de leur activité comme un travail à part entière. Les patrons prennent eux aussi conscience de la situation d'exploitation de ces femmes et de la nécessité de leur affiliation à la sécurité sociale. Cette évolution des mentalités n'est pas sans rapport avec l'impressionnant programme de recherche-action mis en place par la sociologue Magdalena León dès 1981[13]. Elle convoqua durant cette période syndicats, professionnels du travail social, médias, et politiques en vue de l'application du droit du travail à cette branche d'activité.

Action d'ampleur nationale, cette mobilisation donnera enfin une visibilité au problème ancillaire, à travers notamment des manifestations d'employées de maison qui ont vivement marqué l'opinion publique. Point culminant de cet éventail d'initiatives, la rédaction d'un projet de loi, finalement adopté en 1988, signera la victoire des actions de sensibilisation. La loi, destinée à rafraîchir l'ancienne protection légale (largement ignorée), facilite l'accès à la sécurité sociale pour les domestiques en leur autorisant – fait exceptionnel – une cotisation sur la base de la moitié du salaire minimum. Cette évolution législative, associée à une transformation des représentations liées au service domestique, permettra à Camilla de profiter pleinement de cette « belle vie ».

---

12 Expression que Camilla utilise pour désigner les enfants de *Don* Eduardo, qu'elle a en partie élevés : « mes petits bébés ».

13 Pour un compte rendu complet de ce programme, voir : Magdalena LEÔN, « Trabajo doméstico y servicio doméstico en Colombia », in Elsa M. Chaney et Mary Garcia Castro (ed.), *Muchacha, cachifa, criada, empleada, empregadinha, sirvienta y... más nada. Trabajadoras del hogar en América Latina y el Caribe.* Editorial Nueva Sociedad, Caracas, 1993, p. 281-302.

Une vingtaine d'années après son entrée comme domestique *externa*, Camilla connaît le chômage et la « débrouille » du travail *por días.* Précaire, instable et rémunéré comme un travail au noir (sans prestations sociales), cette version du service domestique prend souvent la forme d'une exploitation dépersonnalisée et particulièrement intense en terme de productivité. Les relations affectives, encore présentes chez ses précédents employeurs – avec ce qu'elles impliquent d'aides matérielles et même financières –, ont ici disparues pour laisser place à un traitement d'entreprise, sans engagement mutuel.

L'expérience de Camilla se déroule en plein cœur de la terrible crise économique qu'a traversé l'ensemble du pays vers la fin des années 1990. Les statistiques nationales montrent alors une chute drastique des salaires des employées de maison, associée à une augmentation notable du nombre de personnes travaillant dans ce secteur[14], en particulier lorsqu'il est non résident. Les employeurs de classe moyenne n'ont ainsi plus les moyens d'assumer l'emploi d'une bonne à plein temps et engagent des journalières qui viennent entre un et trois jours par semaine. Parallèlement à ce phénomène de paupérisation, les syndicats, relativement actifs à la fin des années 1970, implosent, tout au moins dans la capitale. Il n'existe de cette manière aujourd'hui plus aucune structure capable de soutenir les requêtes des bonnes de Bogotá, ni de les protéger des abus de leurs employeurs.

Cette situation est d'autant plus préoccupante que, si la législation prend acte ces dernières années de la précarité grandissante des employées de maison, c'est pour appliquer au service domestique des mesures par ailleurs réservées au secteur informel et aux sans-emploi[15] – notamment en ce qui concerne la couverture sociale. La lutte, durant les années 1980, d'universitaires féministes latino-américaines pour la reconnaissance de l'emploi domestique comme un travail semble alors révoquée par les dernières réformes. De cette manière, la précarité économique, associée à une représentation du service domestique comme une activité de « débrouille » à l'informalité affirmée, remet en question les acquis de ce qui a longtemps été considéré comme une « modernisation » de la domesticité – à savoir l'accès à l'autonomie et à des relations de travail équilibrées par l'emploi non résident.

---

14 Ces chiffres sont tirés de l'étude de Mauricio Cárdenas S. et Arturo Harker R. *(op. cit.*, p. 6 et p. 37), elle même basée sur des enquêtes du DANE *(Departamento Administrativo National de Estadistícas).*

15 Depuis quelques années, Les employées domestiques doivent cotiser pour leur affiliation à la sécurité sociale sur la base d'un salaire minimum complet – ce qui implique une annulation de la loi de 1988. (Voir : OIT, Proyecto de Prevención y Eliminatión del Trabajo Infantil Doméstico en Colombia, Convenio del Buen Trato, *Las preguntas más frecuentes sobre la contratación del trabajo doméstico. Pequeñas recomendaciones para evitar grandes problemas*, Bogotá, 2003)
Les personnes qui travaillent *por dûs* recourent alors généralement au SISBEN, sorte de couverture maladie universelle destinée aux sans-emploi et aux plus pauvres, souvent travailleurs informels.